**Les critiques du Livre noir de la psychanalyse**

**par Jacques-Alain Miller dans *Le Point***

**Réponses de Jacques Van Rillaer**

1. Jacques-Alain Miller dit qu'il faut supposer que “ la psychanalyse recèle quelque chose de très précieux pour être ainsi assiégée depuis deux ans. ”

Réponse : Miller utilise le premier des mécanismes de défense de la psychanalyse, recensés dans le chapitre du *Livre noir* qui en fait l'inventaire. (Voir p. 414, le § "Si nous sommes tant critiqués, c'est la preuve que ce que nous disons est vrai").

2. “ Les TCC ont été formatées sur mesure pour aider les gestionnaires de la santé à baisser les coûts. Car l'enjeu de la dispute, c'est le marché du mental. ”

Réponse : Les TCC sont un ensemble de psychothérapies basées sur la psychologie scientifique. Elles sont nées à la fin des années 50 en différents endroits de la planète (Emilie Lanez, qui présente *Le Livre noir* à la même page du *Point*, induit en erreur quand elle écrit que « les TCC sont nées aux Etats-Unis »).

Contrairement aux autres psychothérapies, les TCC ne sont pas l'œuvre d'un Père-fondateur. Les principaux pionniers furent un psychiatre sud-africain, Joseph Wolpe (qui avait été d'abord psychanalyste), un psychologue clinicien, Hans Eysenck (Juif allemand, réfugié à Londres pour fuir le nazisme) et des assistants de Fred Skinner à l'université Harvard. Ils ont travaillé sans se connaître, de façon indépendante les uns des autres. Leur souci était de faire mieux que la psychanalyse, considérée à l'époque comme la thérapie par excellence. Je n'ai jamais lu une seule ligne, chez ces auteurs, parlant de faire « baisser les coûts de la sécurité sociale ».

3. “ La psychanalyse est aujourd'hui comme une enclave où ne vaut pas le ratio coût/profit. ”

Réponses : En matière de psychothérapie, le ratio coût/profit ne concerne pas seulement l'argent. Pour l’évaluation, il importe de comparer les différents coûts (temps investi, intensification des symptômes, taux d'abandons, etc.) et les divers bénéfices (disparition des symptômes, valorisation mondaine, estime de soi, bien-être au quotidien, etc.). Sur cette question, je renvoie au chapitre « Les bénéfices de la psychanalyse » dans *Le Livre noir*.

Concernant le coût financier, tout le monde sait que la cure freudienne est beaucoup plus chère que la plupart des autres psychothérapies. C'est d'ailleurs pour cette raison que Freud estimait sa thérapie pratiquement inaccessible aux pauvres. (Voir son texte *Zur Einletung der Behandlung*, 1913, *Gesammelte Werke*, VIII 466).

Signalons au passage que Freud écrit que, pendant 10 ans, il a toujours fait gratuitement le traitement d'un ou deux patients. Faut-il le croire ? Comment un homme aussi intelligent et préoccupé d'argent a-t-il pu continuer si longtemps cette expérience alors qu'il dit avoir constaté que toutes les thérapies gratuites, du fait d'une « énorme augmentation des résistances », furent des échecs…

Dans le même texte, quelques lignes plus haut, Freud n'hésitait pas à écrire que le psychanalyste a le droit de demander des honoraires élevés, « comme le chirurgien », parce que sa thérapie est efficace (id., VIII 464).

Concernant l'argent, Lacan a largement surpassé le maître viennois. Les témoignages abondent sur ce que l'on peut considérer comme une véritable assuétude à l'argent. Je me contente ici du témoignage de Mme Roudinesco, dont la mère, la psychanalyste Jenny Aubry, était une amie de Lacan :

« Pour l'argent, Lacan devint, au fil des années, de plus en plus gourmand, se montrant à la fois avare et prodigue. Il manifesta aussi une certaine attirance pour l'or, au point de collectionner des lingots. Pendant une dizaine d'années, de 1970 à 1980, il reçut une moyenne de dix patients à l'heure pour une moyenne de quelque vingt jours ouvrables par mois, à raison de huit heures d'analyse par jour, sur dix mois par an. Il gagna donc, grâce à la psychanalyse, environ 4 millions de francs annuels, si l'on compte que le prix de la séance d'analyse oscilla entre 100 et 500 francs, et celui de la séance de contrôle entre 300 et 500 francs. À sa mort, Lacan était richissime : en or, en patrimoine, en argent liquide, en collections de livres, d'objets d'art et de tableaux. » (*Jacques Lacan*. Fayard, 1993, p. 514)

4. “ De l'humaine condition on ne guérit pas. ”

Réponse : Bien sûr qu'on n'en guérit pas. On finit même par en mourir. Nietzsche disait que « l'homme est l'animal malade ». Toutefois, on peut diminuer ou éliminer des phobies et des rituels compulsifs ; on peut apprendre à mieux gérer sa prise d'alcool et à ne plus fumer ; on peut apprendre à mieux dialoguer et à ressentir davantage de bonheur au quotidien. C'est toujours ça de gagné dans cette chienne de vie.

5. “ Les TCC sont des techniques de conditionnement. ”

Réponse : Dans la bouche de Miller, le mot « conditionnement » est utilisé de façon péjorative. En fait, la signification la plus générale de ce vocable — qui vient de « condition » — est : « ce qui conditionne une chose, c'est-à-dire sans quoi elle n'existerait pas », comme le précise par exemple le dictionnaire philosophique de Foulquié (PUF, 1962).

Dans la psychologie scientifique, le mot « conditionnement » est neutre, dépourvu de toute connotation. Il désigne tantôt un *type d'apprentissage*, dans lequel les contingences environnementales jouent un rôle déterminant, tantôt les *conditions environnementales d'un comportement*, qui favorisent son apparition, son maintien ou sa disparition.

Vu la polysémie du mot « conditionnement », beaucoup de psychologues scientifiques ne l'utilisent quasi plus. Dans la plupart des cas, il peut être remplacé par « apprentissage ».

Pour plus de détails, voir dans *Le Livre noir* le chapitre « Le conditionnement freudien », en particulier p. 392.

6. “ Les TCC ne tiennent compte que du comportement observable. ”

Réponse : Dès l'élaboration de la première méthode de thérapie comportementale — la désensibilisation systématique —, Joseph Wolpe proposait de travailler sur des émotions — essentiellement l'anxiété — en ayant recours, notamment, à la relaxation et la visualisation mentale. Skinner, avant même que ses assistants ne développent dans les années 60 des procédures de « self-management », avait écrit des textes fondamentaux sur les « événements privés », le « monde intérieur », l'autocontrôle, la pensée, la production d'idées originales, etc. (voir p.ex. son livre de 1953, récemment traduit aux éditions In Press : *Science et comportement humain*, 416 p.).

Pour plus de détails, voir *Le Livre noir*, p. 737, l'encadré « Le comportement, un mot souvent mal compris et décrié ».

7. “ L'efficacité du conditionnement a été jadis mise en évidence par un esprit éminent, le soviétique Pavlov, chez le chien. ”

Réponse : Miller a l'art d'utiliser des mots qui font mouche. Apportons quelques précisions à l'intention du lecteur qui ignore à peu près tout de la psychologie scientifique.

a. Le conditionnement « pavlovien » est un type d'apprentissage au cours duquel un élément de l'environnement acquiert une nouvelle signification, à la suite de son association avec un autre élément. Si vous êtes victime d'une agression dans un parking, le parking prendra pour vous la signification d'un endroit dangereux. Le fait d'y retourner provoquera, au moins pendant un certain temps, une réaction d'anxiété. D'autres parkings, qui lui ressemblent, provoqueront une réaction semblable. Si l'agression a été violente, déjà l'audition du mot « parking » pourra déjà susciter une réaction anxieuse.

Chez Miller, le mot « Inserm » provoque, depuis février 2004, une poussée d'adrénaline. Le gendre de Lacan a été conditionné, pour longtemps, à attribuer une signification péjorative à cet acronyme.

b. Le physiologiste *russe* Yvan Pavlov a mis en évidence cette loi psychologique à la fin du XIXe siècle, alors qu'il réalisait des expériences sur la digestion, expériences pour lesquelles il recevra le prix Nobel de physiologie en 1904. Sa découverte n'a bien sûr rien à voir avec le régime soviétique.

8. “ L'armée américaine comprend des équipes spécialisées de comportementalistes qui opèrent à Guantanamo comme à Abou Ghraib. ”

Réponse : J'ai lu, dans la presse, que les auteurs des tortures d'Abou Ghraib étaient des militaires. Miller suggère-t-il qu'ils sont des thérapeutes comportementalistes ?

Si l'on entend par « comportementaliste » quelqu'un qui fonde sa théorie ou son action sur la connaissance des lois du comportement, on peut évidemment dire que l'armée américaine comprend des comportementalistes. Les termes « comportementaliste » et « thérapeute comportementaliste » ne sont pas davantage protégés légalement que ceux de « psychanalyste » ou d'« astrologue ».

Plus les TCC seront reconnues efficaces, plus des individus se présenteront comme « thérapeutes comportementalistes » alors qu'ils n'ont pas suivi une formation en bonne et due forme. Déjà maintenant, dans mon pays (la Belgique), je rencontre régulièrement des personnes qui disent avoir été traitées sans succès par un comportementaliste, dont le nom ne figure pas sur la liste de l'Association belge de TCC et dont les procédures n'ont pas grand chose à voir avec celles que nous enseignons et pratiquons.

Il est évident que des thérapeutes comportementalistes reconnus par une association professionnelle peuvent manquer d'éthique. C'est également vrai pour des médecins diplômés ou des psychanalystes reconnus par une des nombreuses associations freudiennes. Un exemple historique : Ernest Jones — dont Freud disait qu'il était le « chef de file incontesté des analystes de l'aire linguistique anglaise » (G.W., XIV, p. 555) — a fait un séjour dans une prison londonienne pour avoir abusé d'une petite patiente en analyse chez lui (voir P. Roazen, *Mes rencontres avec la famille Freud*. Seuil, Coll. Le champ freudien, 1996, p. 214).

9. “ Chaque cas est différent. ”

Réponse : Certes, à un certain niveau, tout est singulier. Par exemple, l'assemblage des mots que vous trouvez ici est unique dans l'histoire de l'Univers. Toutefois, ce qui importe, quand la simple écoute ne suffit pas pour aider efficacement des personnes en souffrance, c'est de connaître des structures, des processus, des lois empiriques (« si A, alors B et non C »). C'est grâce à la connaissance de lois empiriques ET en tenant compte des particularités de la personne que des médecins et des psychologues peuvent agir mieux que des gens simplement empathiques ou compatissants.

(A toutes fins utiles, rappelons que des connaissances scientifiques n'excluent aucunement une attitude respectueuse, chaleureuse et empathique).

Si seule compte la singularité, il faut oser faire le pas accompli par Lacan dans les années 70. Le maître parisien déclarait : le psychanalyste ne dispose pas d'un savoir qu'il peut appliquer ou enseigner ; il est seulement le « sujet supposé savoir » ; la psychanalyse est une expérience strictement personnelle ; « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même » ; « la psychanalyse est intransmissible » ; « chaque analyste est forcé de réinventer la psychanalyse » (Pour les références, voir *Le Livre noir*, p. 436).

10. La définition des thérapeutes comportementalistes par Miller : “ Ce sont des dresseurs d'hommes, comme il y a des dresseurs d'ours, de chevaux ou d'otaries. ”

Réponses : Il y a des analogies de fonctionnement entre les humains et des animaux. Si un rat reçoit une boulette de viande après avoir appuyé sur un levier, il viendra appuyer sur ce levier quand il aura envie d'une boulette ; si un analysé reçoit de l'analyste une interprétation — voire un petit *mhm* approbateur — après avoir évoqué tel thème, il aura tendance à évoquer régulièrement ce thème dans ses associations dites « libres ». Cet analysé, je suppose, n'en est pas pour autant considéré par son analyste comme un rat dans une « boîte à associer librement ». Moi-même, malgré cette évidente analogie, je ne dirai jamais qu'un psychanalyste est « un dresseur de rats ou d'otaries ».

Des recherches sur le comportement animal permettent de mettre en évidence certaines lois du comportement, mais pas toutes évidemment ! Déjà Pavlov et Skinner ont fortement souligné que dès que le petit homme se met à parler, son comportement devient différent de celui des autres primates. Je recommande à Miller la lecture des 470 pages du livre de F. Doré et P. Mercier, *Les fondements de l'apprentissage et de la cognition* (Gaëtan Morin & Presses universitaires de Lille, 1992). Il découvrira que seules 60 pages sont consacrées à l'apprentissage pavlovien (13 %) et que les récents travaux de Rescorla, Wagner, Mackintosh, Pearce, Hall et d'autres ont montré que ce type d'apprentissage est bien loin de ne concerner que la salivation du chien.

Université de Louvain-la-Neuve, 10-10-2005.